



JO BEVERLEY

Le Sombre Marquis

LES MALLOREN

**J'AI
LU**
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Le Sombre Marquis

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les Malloren

1 – *Lady Chastity*

2 – *Lady Portia*

3 – *Sous le masque de lady Malloren*

4 – *Le prisonnier de lady Overton*

Jo
BEVERLEY

LES MALLOREN - 5

Le Sombre
Marquis

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Rémond*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
DEVILISH

Éditeur original
A Signet Book

This edition published by arrangement with Berkley,
an imprint of Penguin Publishing Group,
a division of Penguin Random House, LLC.

© Jo Beverley Publications, Inc., 2000

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2024

*Je dois dédier ce livre aux trois hommes
importants de ma vie : Ken, Jonathan et Philip.
Grâce à vous, être écrivain est possible et agréable.
Les dieux sont extrêmement cléments.*

1

Londres, juin 1763

Vers minuit, les portes du club Savoir Faire s'ouvrirent, projetant un tapis de lumière dans la rue, ce qui provoqua l'agitation des domestiques désœuvrés. Les jeunes porteurs de torche accoururent avec leur flambeau pour offrir de la lumière aux messieurs qui rentraient chez eux. Un valet de pied siffla, et une réponse stridente provint de l'un des carrosses alignés dans la rue. Les lampes du carrosse s'allumèrent, et un palefrenier retira les musettes des deux chevaux.

Le valet en livrée s'assura que les porteurs de torche n'importunaient pas son maître, le grand marquis de Rothgar, ni son demi-frère, lord Bryght Malloren. Avec quelques commentaires insolents, les jeunes garçons reprirent dans la pénombre le jeu de dés qu'ils avaient délaissé.

Malgré une dentelle précieuse visible à son cou et à ses poignets et l'éclat rutilant de bijoux, le marquis et son frère n'avaient pas besoin de protection. Tous deux arboraient de petites épées, et ni leurs fourreaux dorés ni leurs rubans décoratifs ne les rendaient moins mortelles, surtout entre leurs mains.

Ils bavardaient en attendant que le carrosse s'arrête devant eux. Puis les portes du club à la mode se rouvrirent, et un groupe en sortit en riant ; un homme chantait très faux.

Il entonna une seconde chanson :

*La chasteté est une condition noble,
Quel dommage qu'elle ne dure pas !
La dame proteste trop
Car le monsieur était nu*

Les deux frères se retournèrent, dégainant leur épée de leur fourreau.

— Je crois, dit doucement le marquis, que cette chanson est passée de mode depuis presque deux ans. Bien entendu, monsieur, vous vous excuserez de vous montrer si démodé ?

La chanson était l'une des plus calomnieuses qui avaient circulé en ville lorsque lady Chastity Ware avait été surprise dans son lit en compagnie d'un homme nu. La jeune femme avait clamé son innocence, mais il avait fallu l'intervention des Malloren pour le prouver et lui faire réintégrer la bonne société. Chastity était désormais l'épouse du plus jeune demi-frère du marquis, lord Cynric, devenu lord Raymore.

L'homme blond qui avait chanté, troublé peut-être par l'alcool, considéra les épées avec mépris.

— Plutôt mourir. On a le droit de chanter ce qu'on veut.

— Pas cette chanson ! rétorqua lord Bryght, dont la pointe de la lame se posa sur la gorge de l'homme.

Le chanteur ne broncha pas, même si ses compagnons reculèrent, les yeux écarquillés.

Avec sa lame, le marquis repoussa celle de son frère.

— Il n'y aura pas de bagarre, Bryght, ni de meurtre. Votre nom, monsieur ? demanda-t-il au chanteur insolent.

La plupart des hommes à Londres trembleraient face au ton glacial de l'homme que beaucoup surnommaient le Sombre Marquis, mais celui-ci ne fit que ricaner davantage.

— Curry, milord. Sir Andrew Curry.

— Alors, sir Andrew, vous vous excuserez d'avoir chanté faux.

Les narines de l'homme se dilatèrent, mais son rictus ne disparut pas.

— Ne me dites pas que vous tentez encore de recouvrir de fleurs le tas de fumier, monsieur le marquis. La richesse et le pouvoir ont leurs limites, et la puanteur ne disparaîtra jamais.

— Surtout d'un cadavre, répliqua le marquis. Je crains que nous ne devions nous affronter, sir Andrew. Votre témoin ?

Au lieu de s'alarmer, Curry sourit.

— Giller ?

L'un de ses parasites au visage de bouledogue, trop habillé pour la circonstance, sembla déglutir, mais dit tout de même :

— Bien sûr, Curry. À votre service.

— Lord Bryght agira en mon nom, affirma le marquis, mais je suis certain que nous pouvons régler les détails. Quelle arme ?

— L'épée.

— Va pour l'épée, à 9 heures, à l'étang du parc de Saint-James. Celui qui est fort apprécié pour se suicider.

Lord Rothgar rengaina son arme, avant de monter dans son carrosse armorié.

Lord Bryght, qui se méfiait de la bonne humeur de Curry, rengaina aussi son épée.

— Giller ? Venez à l'écart avec moi si vous voulez bien.

— Pourquoi ? demanda, alarmé, l'homme replet.

— Parce que vous êtes mon témoin, espèce d'abruti, pesta Curry. Lord Bryght est évidemment méticuleux dans ce domaine. Allez lui assurer que je ne m'excuserai pas.

Giller chancelait sur ses talons hauts, comme s'il craignait d'être embroché.

— Il est de notre devoir, monsieur Giller..., commença Bryght.

— Sir Parkwood Giller, milord.

— Mes excuses, sir Parkwood. Il est de notre devoir de tenter une réconciliation. Entretenez-vous avec sir Andrew et, s'il change d'avis, contactez-moi à Malloren House, Marlborough Square.

— Changer d'avis ! Curry ? Je ne crois pas. Essayez plutôt de convaincre le marquis de ne pas se suicider.

Giller fit volte-face, le nez en l'air, et retourna d'un pas hésitant vers ses compagnons.

Les craintes de Bryght se confirmaient. Curry était un duelliste professionnel.

Bryght monta à bord de la voiture, qui se mit en branle, mais, derrière eux, le chant reprit. Bryght jura, mais son frère posa une main sur son bras.

— Cette affaire sera réglée demain comme il se doit, Bryght.

— Comme il se doit ? Pourquoi diable te bats-tu contre un homme pareil ? Tu aurais pu le fouetter pour avoir chanté cette chanson et personne ne s'y serait opposé.

— Tu n'es pas sérieux ? Nous ne sommes pas dans une autocratie comme en France, et puis il semblait déterminé à se battre en duel.

— D'habitude, tu n'es pas si obligeant avec ceux qui le sont.

Le ton de Bryght était sec, car cette histoire avait trait à un problème qui était la raison même de sa venue à Londres. Mais ce n'était assurément pas le moment de l'aborder. Si les choses tournaient mal, il n'y aurait plus de problème.

Rothgar sourit légèrement dans la lumière vacillante de la lampe de la voiture.

— Le duel aurait été difficile à éviter, Bryght, et je suis curieux de savoir qui veut ma mort.

Bryght dévisagea son frère.

— Ainsi, tu connais la réputation de cet homme ?

— Un tyran et sans doute un tricheur qui s'en tire à bon compte parce que les gens ont peur de son habileté avec une épée. Il a besoin d'une leçon.

— Mais pourquoi faut-il qu'elle vienne de toi ?

Rothgar était bon, sacrément bon, mais il y avait toujours meilleur que lui. Il avait inculqué ce principe à ses jeunes demi-frères lorsqu'il les avait formés à affronter le monde.

Rothgar ne répondit pas et Bryght repensa à ses paroles.

— Tu crois qu'il a été payé pour te tuer ? Bon sang, Bey, qui voudrait ta mort ?

Rothgar coula vers Bryght l'un de ses regards fausement doux.

— Tu ne me trouves pas digne d'inspirer la haine et la peur ?

Bryght rit – Rothgar lui faisait souvent cet effet –, avant de déclarer :

— Il n'ira pas jusqu'à tuer. Les duels meurtriers peuvent conduire à la prison, de nos jours.

— Quel intérêt, alors ? Il est le genre de voyou sans attaches à fuir en France sans se poser de question, surtout avec une belle somme d'argent pour se consoler.

— Qui le paierait ?

— C'est ce qui m'intéresse de découvrir. Je ne vois aucun ennemi capable de telles extrémités. Ils se font rares, à vrai dire. La passion de nos ennemis est assurément proportionnelle à la hauteur de nos triomphes.

— Tu as sans doute des ennemis dont tu ne connais même pas l'existence, rétorqua Bryght d'un ton sec, agacé par l'humeur presque enjouée de son frère. Être le « Sombre Marquis », et l'« éminence noire » de l'Angleterre, rend facile pour les autres de te reprocher leurs malheurs.

Rothgar éclata de rire.

— Comme si j'étais la sorcière pustuleuse du village ? Le bouc émissaire que les gens simples accusent pour chaque bébé difforme ou la mort subite d'un mouton ?

Bryght fut obligé de s'esclaffer à son tour, car il était difficile d'imaginer une image moins adaptée à son frère élégant et sophistiqué. Lorsque le carrosse s'arrêta dans la cour de Malloren House, l'humour s'estompa. Quelqu'un désirait-il la mort de Bey ?

Après une nuit agitée, Bryght se posait encore cette question le lendemain matin quand leur fiacre arriva dans le parc de Saint-James, près du funeste étang.

— Bon sang ! Pourquoi y a-t-il autant de monde ? C'est un duel, pas une pièce de théâtre !

— Y a-t-il une différence ? répliqua sèchement Rothgar en descendant du carrosse.

Bryght ne savait pas si son frère avait bien dormi, mais il affichait son habituel masque imperturbable.

Bryght descendit et parcourut la foule du regard. La majeure partie de la société londonienne semblait présente – du moins la partie masculine. Derrière le cercle à la mode vêtu de dentelles et de galons étaient amassés les ordres inférieurs, qui se mettaient sur la pointe des pieds afin de mieux voir. Certains

portaient même des enfants sur leurs épaules, et une poignée d'hommes, de femmes et d'enfants étaient montés dans des arbres ! Au loin, les gens s'agglutinaient aux fenêtres des maisons qui surplombaient la scène. Des éclats de lumière indiquaient que plusieurs avaient des télescopes.

Tout ce que faisait Rothgar suscitait l'engouement du public, mais cela s'avérait sacrément inapproprié pour une affaire d'honneur. Qui avait prévenu tout ce monde ? Le duel en devenait presque une plaisanterie.

Puis Bryght aperçut lord Selwyn devant la foule. Celui-ci avait un goût morbide pour les exécutions publiques et parcourait l'Europe afin d'assister aux plus horribles. Il ne se serait pas levé tôt de son lit pour une plaisanterie.

Selwyn, au moins, s'attendait à profiter ce jour-là d'une mise à mort.

Bryght se rendit compte que son attitude était bien trop révélatrice. Il se força à se détendre, sortit une boîte en argent et prit une pincée de tabac à priser. Bien qu'il ait abandonné depuis son mariage les usages de Londres pour la campagne, il en connaissait toujours les règles. On ne montrait pas de crainte, ni même d'inquiétude pour sa vie. Rarement en privé. Jamais en public.

Sinon, à l'instar du monde animal, vous étiez mis en pièces.

Bryght reporta son attention sur l'adversaire de Rothgar. Curry était déjà en chemise et en culotte, révélant un corps mince et dur comme un fouet. Sa taille et son allonge devaient être similaires à celles de son frère.

Bryght aurait fortement aimé que Cyn soit présent. Malgré sa taille modeste, Cyn avait ce petit quelque chose en plus, cet instinct et ce réflexe qui

en faisaient un vrai épéiste. Il était peut-être même meilleur que Rothgar. Le combat concernait par ailleurs Cyn, puisque c'était envers sa femme que l'insulte avait été proférée.

Curry prit sa rapière des mains d'un domestique pour s'échauffer en faisant quelques fentes.

— Nom d'un chien ! marmonna Bryght. Il est gaucher.

— Un avantage vraiment sinistre, commenta Rothgar tandis que son valet lui retirait son manteau. Je suis au courant.

Bryght eut l'impression de se faire taper sur les doigts. Évidemment que son frère était au courant. Celui-ci ne se rendait jamais à un rendez-vous, même décontracté, sans avoir mené des recherches. Entre la soirée et cet instant, il avait sans doute découvert combien de punaises Curry avait dans son lit.

— Comme je le pensais, il est bon, déclara Rothgar, débarrassé de son long gilet par son valet. Il a fait trois duels en Angleterre et les a tous remportés, en laissant à ses adversaires de vilaines blessures, mais non létales. La rumeur veut qu'il ait tué deux hommes en France.

Bryght s'appuya sur l'éducation qu'on lui avait inculquée pour afficher la même insouciance que son frère, mais une réelle inquiétude le tourmentait. Rothgar s'entraînait régulièrement avec un maître et avait insisté afin que tous ses frères en fassent de même pour se protéger de ce genre d'incident. Un prétexte pour provoquer un duel.

Mais était-il assez bon ?

Fettler, le valet de chambre de son frère, pliait tranquillement le manteau et le gilet. Le valet de pied en livrée qui tenait l'étui à rapières damasquiné et doré de son maître ne semblait pas inquiet. De toute évidence, aux yeux de ses domestiques, Rothgar était

déjà le vainqueur. Bryght aurait aimé avoir autant de certitude. On ne pouvait jamais prédire l'issue d'un combat entre de bons épéistes.

Rothgar se tourna vers son frère.

— Vas-y. Accomplis tes devoirs de témoin.

— Quels sont les principaux ?

Son frère retira sa chevalière en rubis et la lui confia.

— Assumer mes responsabilités si les choses tournent mal. Prie, mon cher, ajouta-t-il avec un léger sourire, pour ma victoire.

— Ne sois pas stupide, voyons.

— Tu convoites le marquisat ?

— Tu sais que non. Bien sûr que je prie pour ta victoire.

— Mais je doute que l'un de nous soit écouté par les anges. Vas-y et tente une dernière fois de faire la paix.

— Y a-t-il une condition pour laquelle tu accepterais ?

Rothgar rentra ses volants de dentelle dans sa manchette.

— Évidemment ! Suis-je un animal ? S'il rampe jusqu'ici à genoux en implorant mon pardon, il peut s'exiler sain et sauf.

Bryght, dont les conditions seraient pourtant exactement les mêmes, eut envie de lever les yeux au ciel. Il s'avança à mi-chemin entre les deux parties et attendit. Les probabilités pour que Curry s'excuse étaient nulles, mais il fallait respecter les étapes.

Sir Parkwood Giller vint à la rencontre de Bryght en se trémoussant ; il appréciait manifestement son rôle central dans ce drame populaire. Il agita même un mouchoir criard bordé de dentelle quand il fit une révérence trop basse, dans un effluve écœurant de parfum bon marché.

— Milord !

Bryght masqua son dégoût et s'inclina le moins possible.

— Je viens vous demander si sir Curry s'est rendu compte de son erreur.

— De son erreur !

Nouvelle agitation du mouchoir. Celui-ci pourrait constituer une arme secrète.

— Diantre, non, milord. Mais si le marquis se rend compte que son offense était déplacée...

— Vous plaisantez !

— Pas du tout. Tout le monde sait que...

— Giller, les jours où les témoins prenaient part au combat sont révolus, mais je vous provoquerai si vous insistez.

Mouchoirs à vingt pas. Non, plutôt trente.

Du blanc apparut autour des yeux de Giller – ou du rose injecté de sang pour être précis.

— Non... pas du tout, milord. Je vous assure !

— Comme c'est sage.

Bryght énonça ensuite les conditions de son frère, devant lesquelles Giller plissa son nez retroussé et se raidit d'affront.

— Dans ce cas, le duel est maintenu, milord !

— Il est de votre devoir de présenter les conditions à sir Curry, comme je présenterai les siennes à mon frère.

Après une brusque révérence, Bryght retourna vers Rothgar.

— Reconnaître que Chastity est une traînée, évidemment.

Rothgar, qui s'échauffait et détendait ses muscles, ne répondit pas. Bryght n'en dit pas plus, sachant que son frère se calmait et se concentrait avant un combat à l'épée. Ce n'était pas quelque chose dont

il était lui-même capable, d'où le fait, sans doute, que Rothgar et Cyn finissaient toujours par le battre.

Réflexion faite, le fougueux Cyn ne semblait pas non plus se calmer mentalement avant un duel. Avec lui, tout était un pur éclat de foudre. Bryght regretta à nouveau l'absence de Cyn. Il découperait Curry en pièces et en savourerait chaque instant. Six années dans l'armée avaient fortement endurci son rapport à la mort.

Tout le monde attendait que Rothgar indique qu'il était prêt. Bryght ne voulait certainement pas le brusquer, mais il souhaitait que le combat commence, qu'ils en finissent. Bien sûr, il était fort probable que cet atermoiement ait pour dessein de déstabiliser Curry. Celui-ci avait déjà cessé son échauffement et s'était mis à faire des allers-retours avec une impatience évidente, pour épater la galerie.

La foule, bien que nerveuse, ne semblait nullement se ranger du côté de Curry. Quand la mort rôdait, l'impatience n'était pas de mise.

Comme s'il jugeait le moment venu, Rothgar s'arrêta, se redressa, décocha à Bryght l'un de ses rares sourires, puis se dirigea vers le centre de l'espace.

Comme il était splendide !

Il se mouvait toujours avec une élégance fluide, mais sa démarche se modifiait légèrement juste avant de manier l'épée, comme si l'équilibre de tout son corps se chargeait d'une énergie mortelle. Bien sûr, il avait enlevé ses chaussures à talons, mais il avait en outre abandonné la grâce étudiée du courtisan et libéré la beauté du prédateur, tapie sous la surface.

Grand, large d'épaules, mince et musclé – la vérité n'était plus dissimulée par l'élégance et l'artifice du noble distingué. Un silence s'abattit sur la foule, et Bryght savait que ce n'était pas seulement parce

qu'elle attendait le duel avec impatience. C'était de l'admiration.

Tout le monde connaissait l'aristocrate qui exerçait une grande influence en Angleterre sans avoir de fonction politique. Peu, cependant, avaient eu l'occasion de voir ce qui se cachait sous les manières, l'esprit et la soie.

Bryght se demanda si la réticence de Rothgar à se livrer à des duels n'était pas simplement due au fait qu'il avait mieux à faire. Peut-être n'aimait-il pas exposer cette couche supplémentaire de pouvoir. Celle-ci se manifestait à présent dans son corps puissant et ses traits fins, alors qu'il demeurait immobile, entièrement concentré sur son adversaire mortel.

Curry ne sembla pas conscient du changement. Avec un soupir audible, il s'avança d'un pas assuré vers son rival pour se mettre en garde, dans une pose plutôt rigide.

Bryght se détendit un tant soit peu. Peut-être étaient-ils inégaux après tout.

Pas assez. Dès le premier entrechoc des épées, Curry se transforma lui aussi et il fut évident qu'il n'avait pas volé sa réputation. Davantage fougueux que cartésien, il était fort, rapide et habile, et avait cet avantage d'être gaucher. Il possédait même un peu de cette étincelle magique qui propulsait le combat au-delà de la vitesse et de la mécanique – une singularité qui le rendait capable d'éviter l'inévitable et de tirer profit de la moindre erreur.

Les lames légères mais mortelles se heurtaient et glissaient, les pieds chaussés de bas allaient et venaient sur l'herbe grasse, les corps agiles se tendaient et se tordaient, se redressaient, s'étiraient, se reculaient, se projetaient en avant...

Les attaques des lames étaient repoussées, mais pas toujours sans contact. Bientôt, malgré l'air frais

du matin, les deux hommes se mirent à transpirer et leurs cheveux se dégagèrent de leur ruban. Les deux chemises arboraient des entailles rouges. Ce n'était guère plus que des égratignures pour le moment, mais le cœur de Bryght battait la chamade, comme sans doute celui de son frère. Bon sang, le combat était serré. L'issue pouvait se jouer sur une erreur, ou à l'endurance.

Les deux hommes s'affrontaient en silence au son des lames, toute leur concentration amassée dans leurs yeux et leur main, et dans l'épée – véritable extension de leur main, leur bras et leur corps. Des pieds agiles et des jambes solides les faisaient avancer et reculer avec une célérité mortelle. Tous deux devaient savoir que la lutte était égale, car ils prenaient désormais des risques pour pousser l'autre à la faute.

Curry fit une forte poussée en avant, ce qui obligea Rothgar à faire une parade maladroite qui n'empêcha pas la pointe de l'épée de lui inciser l'épaule. Curry s'apprêta à répéter ce geste au niveau du cœur, mais, par miracle, Rothgar garda son équilibre et écarta la rapière.

Les deux hommes reculèrent, haletants et dégoulinants, puis se jetèrent de nouveau en avant. Le combat ne pouvait pas durer beaucoup plus longtemps. Puis Rothgar para une autre offensive ingénieuse et s'étira, s'étira presque au-delà de sa force et de son équilibre, de sorte que la pointe de sa rapière s'enfonça dans la poitrine de Curry, en dessous du sternum. Pas assez profondément pour l'achever. Pas même assez profondément pour le blesser gravement. Mais l'instinct fit reculer l'homme, choqué, la main sur la plaie, et la foule eut le souffle coupé.

Peut-être le crurent-ils tué.

Peut-être pensait-il lui aussi la même chose.

D'un mouvement rapide, Rothgar l'érafla à la cuisse, juste assez pour que le sang coule. Curry essaya de se ressaisir, de retrouver son équilibre et son contrôle, mais l'épée de Rothgar esquiva une parade confuse au niveau du cœur pour transpercer profondément l'épaule gauche de son adversaire.

La blessure l'invaliderait. Curry vivrait, mais à moins d'avoir beaucoup de chance, il ne manierait plus une épée de son bras gauche.

Bryght se rendit compte qu'il avait cessé de respirer et inspira de l'air. Tout autour, des acclamations et des applaudissements donnaient l'impression absurde d'une scène populaire à l'opéra.

Curry, pour son honneur, saisit son épée tombée au sol de sa main droite et essaya de reprendre le combat, mais Rothgar le désarma en quelques mouvements. Son épée était appuyée contre la poitrine haletante de l'homme, posée avec détermination sur la blessure superficielle. Avec le souffle toujours court, Rothgar lança :

— Je suppose que vous êtes maintenant... décidé à chanter juste et à choisir des chansons d'actualité ?

La rage éclata dans les yeux de Curry, la rage de celui qui n'avait jamais été vaincu, qui s'était cru invulnérable – et qui le croyait toujours, d'une certaine manière.

— Au diable les chansons ! Lady Chastity Ware était une putain, et elle l'est tou...

Il mourut, le cœur transpercé, avant que davantage de vilénies puissent être déversées.

2

Rothgar retira son épée du corps et le médecin s'avança, d'un pas peu pressé, pour confirmer le décès. Étonnamment, aucun des amis de Curry ne semblait enclin à se rassembler autour du cadavre et à le pleurer. Soudain, telle une volée d'oiseaux libérés de leur cage, des bavardages s'élevèrent tout autour.

Rothgar regarda son public.

— Messieurs, dit-il, ce qui lui valut instantanément le silence et l'attention de tous, comme vous l'avez entendu, sir Andrew Curry a tenté d'introduire le nom d'une dame dans cette affaire, offensant ainsi non seulement l'honneur de ma famille, mais aussi celui de notre bienveillant monarque et de son épouse. Le roi et la reine ont accepté lady Raymore à la cour comme une femme de vertu. Leur sagesse et leur jugement ne souffrent aucune remise en question.

Après un moment de stupéfaction, des marmonnements de soutien résonnèrent, parsemés de cris tels que « oui ! », « longue vie au roi ! » et « maudit soit celui qui nourrit cette pensée ! ».

Les compagnons de Curry échangèrent des regards paniqués et s'éclipsèrent à la hâte.

Alors que des hommes se rassemblaient autour de Rothgar pour le féliciter et commenter le combat,

Bryght s'aperçut qu'il ne restait plus personne pour transporter le corps. Il envoya le valet de pied des Malloren auprès du médecin pour s'en charger. Avec un peu de chance, le docteur Gibson ou l'un de ses collègues avait besoin d'un cadavre à autopsier. Le temps qu'il s'occupe de ce sujet, Fettle aidait son frère à remettre son manteau.

— Étais-tu autant sous pression que tu en avais l'air ? l'interrogea Bryght.

Rothgar but une grande gorgée d'une flasque. C'était sans aucun doute l'eau pure qu'il faisait apporter tous les jours d'une source dans les collines crayeuses.

— Il était bon. Mais il n'a jamais creusé sous la surface.

Ils montèrent dans le carrosse, le valet face à eux, et celui-ci repartit pour Malloren House.

— L'une de tes blessures est-elle sérieuse ?

— Ce ne sont que des égratignures.

— J'imagine qu'il n'a pas eu l'idée d'empoisonner son épée.

Rothgar fit la moue.

— Ne sois pas dramatique.

— C'est le genre de chose dont sont capables les racailles de cette espèce...

Comme son frère avait penché la tête en arrière et fermé les yeux, Bryght se tut. Même Rothgar devait être sensible à la proximité avec le danger et aux efforts nécessaires pour infliger la mort. Bryght considéra sa propre réaction nerveuse et comprit qu'il avait perdu le goût pour ce genre d'aventure. Il se demanda si son frère avait le même sentiment.

Quand ils arrivèrent à Malloren House, Bryght ne put s'empêcher de suivre Rothgar jusqu'à sa belle suite d'appartements. Il savait que le bon sens et une foule d'excellents domestiques prendraient soin de

lui, mais il devait le suivre. Rothgar haussa les sourcils, mais ne repoussa pas son frère lorsqu'il retira sa chemise déchirée. Il n'avait, en vérité, que de petites coupures et des égratignures. La pire était l'entaille sur l'épaule, mais elle n'était pas profonde.

Bryght commença à retrouver ses esprits.

— Alors, à ton avis, était-ce l'imprudence d'un seul homme, ou un complot ?

Vêtu uniquement d'un caleçon, son frère faisait sa toilette.

— Si c'était un complot, je suppose qu'ils vont retenter leur chance. Ce sera instructif de voir comment ils vont s'y prendre.

— Encore ? Bon sang, tu ne peux pas attendre la prochaine attaque les bras croisés.

— Comment suggères-tu que je l'empêche ? Je ne le souhaite pas non plus. Je préfère que tous mes ennemis dotés d'envies de meurtre soient débusqués et entravés.

Rothgar s'essuya avec une serviette et donna des ordres précis pour ses bandages et ses vêtements.

— Pour toi qui t'intéresses aux mathématiques, un point ne nous apprend rien. Trois devraient nous permettre d'identifier la source.

— La prochaine fois, ce sera peut-être du poison ou une balle tirée dans la nuit.

Rothgar s'assit pour que son barbier puisse panser la blessure sur son épaule.

— Je fais de mon mieux pour me prémunir contre de tels méfaits.

— Quand même...

— Vous êtes terribles, vous, les nouveaux pères de famille ! Ce ne peut être que la seule explication à tout cet affolement. Rien n'a particulièrement changé, Bryght. À part toi.

Comme Rothgar s'était tourné vers son frère, le barbier se déplaça patiemment pour poursuivre le bandage.

« Au diable », pensa Bryght. Il aborderait le sujet qui lui tenait à cœur.

— C'est ma situation qui a changé, déclara-t-il en rendant la chevalière à rubis à son frère. Maintenant que j'ai trouvé une stabilité familiale, je tremble à l'idée de devoir assumer tes responsabilités.

— Je ferai de mon mieux pour t'épargner ce sort jusqu'à ce que tu sois trop vieux pour t'en soucier.

— Peux-tu aussi épargner Francis ?

Bryght faisait référence à son fils. Marquant une pause révélatrice, Rothgar se concentra pour remettre la bague à sa main droite, puis pour contracter son épaule bandée et hocher la tête de manière approbatrice. À un murmure du barbier, il se retourna et l'homme commença à le raser.

La mâchoire de Bryght se contracta. Le problème ici était le mariage – le mariage de Rothgar et la naissance d'un fils et héritier –, et son frère le mettait en garde. Parce que sa mère avait sombré dans la folie, Rothgar avait décidé de ne pas perpétuer ce sang corrompu. Il avait toujours été entendu que Bryght ou l'un de ses frères, fils d'une mère différente, engendrerait les futures générations de Malloren.

Le sujet était tabou, mais Bryght ne supporta pas l'avertissement cette fois. Dès que le barbier posa le rasoir pour essuyer les traces de savon, il demanda :

— Eh bien ?

Rothgar se leva et enfila la chemise et la culotte offertes par de jeunes valets.

— Peut-être qu'un jour, le haut rang et le pouvoir feront le bonheur de ton fils.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Il sera, je suppose, formé pour accomplir son devoir quoi qu'il en soit.

Un gilet de soie grise, délicatement brodé, vint ensuite, et un valet se mit à fermer la longue ligne de boutons en argent ciselé.

Bryght transpirait comme s'il était en plein duel.

Il avait depuis longtemps accepté son rôle d'héritier de Rothgar. Fils de marquis, il avait appris bon gré mal gré beaucoup sur ce rôle, et Rothgar avait insisté pour qu'il en apprenne davantage. Bien qu'il n'en ait pas envie, il était capable d'assumer ces lourdes responsabilités en cas de nécessité.

Lorsqu'il s'était marié l'an passé, il avait accepté que son fils aîné hérite un jour du marquisat. Toutefois, cet héritier théorique était un enfant de neuf mois avec des boucles cuivrées et un adorable sourire. Francis, que Bryght et Portia voulaient élever libre de découvrir l'intégralité de ce monde moderne passionnant. Comment Francis pouvait-il tracer sa propre route, tout en étant prêt à assumer de terribles responsabilités le lendemain, ou l'année suivante, ou dans quarante ans ?

Ou jamais.

C'était insoutenable.

Mais comment faire valoir cet argument... ?

Bryght se rendit compte qu'il laisserait Rothgar agir comme il l'entendait. Il laisserait tomber l'affaire. Peut-être son courage l'avait-il lâché, car il savait que son frère s'opposerait à toute pression de se marier aussi férocement, aussi impitoyablement qu'il avait combattu Curry.

Le barbier apporta une perruque grise, dont les cheveux étaient noués en arrière par un ruban noir et rassemblés dans une bourse de soie grise. La magnificence des préparatifs de son frère attira finalement l'attention de Bryght.

— Mais où vas-tu ?

— Tu as oublié que nous sommes vendredi ?

Il avait en effet oublié. Tous les mercredis et vendredis, le roi organisait un lever. Y assister n'était pas obligatoire, mais on attendait de tout homme important de la cour ou du gouvernement qu'il soit présent s'il se trouvait à Londres. Autrement, le roi pouvait supposer qu'il s'était rallié à l'une des factions opposées à sa politique.

— Tu as l'intention d'y aller tout de même ? Le roi doit savoir que tu viens de te battre en duel.

— Il voudra s'assurer de ma bonne santé.

— Il y aura une douzaine d'hommes capables de...

La main gauche levée de Rothgar, sur laquelle lui-saient maintenant deux beaux bijoux, fit taire Bryght.

— La vie à la campagne émousse tes instincts, Bryght. Le roi voudra me voir, et il faut que le monde voie que je suis complètement indemne et inébranlable. De plus, ajouta-t-il en étudiant un plateau d'épingles de cravate qu'on lui exposa pour faire son choix, les Ufton sont en ville et j'ai promis de les présenter au roi.

— Qui sont donc les Ufton ?

Rothgar toucha une perle noire baroque.

— La famille d'un petit domaine près de Crowthorne. Des gens fiables. Sir George fait découvrir à son fils et héritier toutes les merveilles de Londres, sans doute de la même manière qu'il lui a appris la pourriture des sabots, la gale et les terres arides. Carruthers s'occupe d'eux.

Bryght cessa ses protestations. Il aurait pu arriver à Rothgar, s'il le voulait, de décevoir le roi. Il ne décevrait en revanche pas les Ufton.

Il ne décevrait personne aujourd'hui. Il se préparait à faire une grande entrée. Ce rasage à peine visible était sans doute le deuxième de la journée, afin

d'enlever toute trace de barbe naissante avant d'appliquer la poudre et le maquillage. Indispensable, bien sûr, pour donner une impression de noble délicatesse. Bien que normal pour la cour, ce soin extrême était sans aucun doute destiné à remettre le voile en place après cet étalage d'une force mortelle.

Bryght pensa à Shakespeare : « Le monde entier est un théâtre... » D'abord la violence du duel, puis l'artifice étudié de la cour. Peut-être plus tard l'esprit d'un salon, la magie séduisante d'un bal, ou le danger des tables de jeu. Il avait lui-même joué sur ces scènes avant son mariage et s'y était amusé, mais il n'avait jamais possédé l'art accompli de son frère.

— As-tu pensé que le roi pourrait désapprouver la mort de Curry ? lui demanda Bryght.

— S'il veut me réprimander, il faut lui en donner l'occasion.

— Et s'il veut te jeter en prison ? Te faire juger ?

— Il faut aussi lui en donner l'occasion. Cependant, c'était une affaire bien menée, devant de nombreux témoins.

— Ton coup fatal pourrait être considéré comme irrégulier.

— Tu veux que je me cache ici jusqu'à ce que je connaisse l'avis du roi ? Ou peut-être penses-tu que je devrais m'enfuir en Hollande, ou même prendre le bateau pour le Nouveau Monde ?

Ainsi formulé, assister au lever du roi en toute magnificence était la seule solution. Bryght aurait dû le savoir. Son frère avait-il jamais mal joué dans cette partie ?

Rothgar était fascinant et admirable, mais il semblait parfois à peine humain. Son souci du détail, même le détail de sa tenue pour cette apparition, le fait qu'il était presque toujours sur scène, à interpréter des rôles complexes, devaient avoir un prix à

payer. Ce n'était pas un style de vie à souhaiter à un chérubin rieur. Rothgar, après tout, avait été façonné par des pertes et des exigences terribles.

Peut-être que l'acier noir avait toujours été là, mais quatre morts tragiques avaient fait de lui l'homme qu'il était aujourd'hui : un homme propulsé dans ses pouvoirs et ses responsabilités à dix-neuf ans. Un homme qui avait fondé et était à la tête d'un petit empire, et qui avait peut-être besoin de cet empire, et du contrôle qu'il y exerçait, pour ne pas craindre la mort.

Ou ne pas craindre la folie.

Sa mère était devenue folle et avait tué son nouveau-né. Rothgar, jeune enfant à l'époque, avait été un témoin impuissant. Parfois, Bryght pensait que le besoin de contrôle de son frère était une sorte de folie en soi. Il essayait de faire du monde un théâtre dont il était le metteur en scène. Ou peut-être l'un de ces automates complexes qu'il affectionnait tant. Une machine qu'il contrôlait ; sa machine à lui seul, qu'il fallait maintenir en état de marche ; un monde où il pouvait tenir le désastre à distance.

C'était une performance impressionnante, et Rothgar accomplissait des choses remarquables pour sa famille et pour l'Angleterre, mais Bryght ne souhaitait pas un creuset de douleur pour former son fils à l'image de son frère. Pourtant, il avait laissé le sujet retomber.

Avant que Bryght puisse rassembler son courage pour l'aborder de nouveau, Rothgar enfila sa veste taillée sur mesure. La soie gris acier tombait sans un pli et était richement brodée de noir et d'argent sur quinze centimètres sur tout le devant. Fettle lissa le tissu sur les épaules de Rothgar et dans son dos, pour chasser des défauts inexistantes. Bien que Rothgar

porte une petite épée ouvragée, Bryght savait qu'il ne pourrait jamais se battre dans un vêtement aussi ajusté. Il ressemblait, sans doute à dessein, à une lame d'acier ciselée.

Sa culotte et ses bas étaient du même gris. Il enfila des chaussures noires avec des talons et boucles argentés, et choisit un mouchoir de soie blanc bordé de la plus subtile bande de dentelle en soie. Enfin, Fettler épingla l'étoile en argent de l'ordre du Bain sur la gauche du torse de Rothgar, la croix d'or en son centre étant la seule couleur qu'il arborait.

Rothgar se retourna et, en agitant son mouchoir d'un geste élégant, s'inclina avec une grâce parfaite.

Un mélange précis de beauté et d'intimidation.

Bryght applaudit, et Rothgar fit la moue. Bien que ce dernier joue pleinement son rôle sur cette scène, contrairement à beaucoup, il ne se perdait pas dans les artifices. Comme il l'avait fait souvent remarquer à sa famille, leur monde était un bal costumé, mais un bal où se décidaient des questions capitales.

Ils quittèrent la pièce et un subtil parfum les suivit. Rothgar en avait mis une touche sur son mouchoir, et le contraste avec la fragrance bon marché dont s'était aspergé cet autre freluquet était presque digne de larmes.

Tout comme le fait que Bryght avait laissé filer une occasion en or.

— À propos de Francis, reprit-il, conscient que le moment n'était pas idéal.

— Oui ?

Ce mot unique était froid comme l'acier, mais Bryght insista.

— Tu apprendras à mieux le connaître pendant le voyage pour le mariage de Brand.

Rothgar jeta un coup d'œil à son frère et sourit.

— Je m'en ravis d'avance. C'est un enfant charmant, Bryght. Crois-tu que les projets de Brand de vivre dans le Nord fonctionneront ?

— Sans doute. Il n'a jamais aimé la vie de salon.

Bryght avait remarqué le changement de sujet. Plus subtilement cette fois, mais tout aussi fermement.

— Il ne pourra pas l'éviter entièrement, déclara Rothgar alors qu'ils arrivèrent sur le palier au sommet du vaste escalier principal. La cousine de sa fiancée possède un grand domaine. Sa maison rivalise avec Rothgar Abbey.

— La comtesse d'Arradale ? Bey...

— Une redoutable guerrière du Nord, avec pour armes des boucles, un regard vif, de la soie et des pistolets. Douée dans tous les domaines en prime.

— Bey...

— Brand t'a-t-il raconté qu'elle avait failli le tuer ? Bien sûr, elle nous a chassés, mes hommes et moi, avec sa petite armée.

Le bavardage futile comme arme défensive, manié comme une épée, de sorte que Bryght ne savait plus guère comment formuler ce qu'il avait à dire.

— Une comtesse de plein droit, expliquait son frère alors qu'ils commençaient à descendre les escaliers vers le hall spacieux. Elle détient un pouvoir considérable et entend le conserver.

Ah, une occasion !

— Tout le monde n'aime pas le pouvoir, intervint fermement Bryght. Bey, je ne veux pas que Francis ait le fardeau d'être ton héritier.

C'était comme si une brume glaciale s'était abattue sur eux.

— Alors assure-lui que je ferai de mon mieux pour lui survivre jusqu'à ce qu'il soit assez âgé.

— J'aimerais que tu te maries, Bey.

— Bryght, même pour toi, je ne le ferai pas.

— Il n'existe pas d'autre cas de folie dans la famille de ta mère. C'était peut-être une maladie, une exception !

— Tout a un début. Je préfère ne pas prendre le risque.

— Mes inquiétudes n'ont-elles donc aucune valeur ?

Ils étaient arrivés au bas de l'escalier et Rothgar se tourna vers son frère.

— Je me soucie de toutes les inquiétudes de ma famille. Une solution serait de me confier l'enfant pour l'élever comme mon héritier.

Bryght n'avait pas trouvé de mots pour répondre lorsque Rothgar poursuivit :

— L'autre solution serait que je meure bientôt. Alors tu serais marquis et Francis pourrait grandir en s'imprégnant de son futur rôle. Dois-je laisser les assassins accomplir leur mission ?

Maudit soit-il pour agir comme un démon sans cœur ! Sous l'amour et l'amitié, persistait toujours ce sentiment : une rivalité et une opposition qui trouvaient leurs racines dans leurs rôles, leurs caractères et leurs histoires respectifs.

Bien que Bryght craigne que ce ne soit inutile, il insista :

— Tu pourrais te marier. Prendre le risque.

Rothgar haussa les sourcils.

— Des générations qui vivraient sous ce couperet simplement pour t'épargner des soucis, et à ton fils des incertitudes ? Je ne crois pas, non. Élève Francis de sorte qu'il accepte toutes les responsabilités qui lui incombent. C'est la seule solution. Tu peux le couvrir autant que tu veux, ces responsabilités sont inévitables. Ça, au moins, je l'ai appris.

Rothgar se tourna et accepta la cape et le chapeau tendus par un valet de pied, puis il franchit les hautes

doubles portes et monta sur sa chaise à porteurs peinte et dorée pour le court trajet qui l'emmènerait au palais de Saint-James. Pour une fois, il ignora les sollicitations des gens qui attendaient dans l'espoir de jouir d'un moment du grand marquis, d'un peu de son pouvoir et de son influence en faveur de leur cause.

Les porteurs en livrée saisirent les bâtons et se mirent en route, flanqués de chaque côté de valets armés.

Le marquis de Rothgar était remonté sur scène.

Bryght tourna les talons, ébranlé par la colère et par une tension nerveuse. Par moments, il aurait souhaité lui-même embrocher son frère si seulement il en avait été capable.

Harrogate, Yorkshire

— Sapristi !

La comtesse d'Arradale se recula de la pointe du fleuret qui aurait menacé son cœur si celle-ci n'avait pas été boutonnée et si ce dernier n'avait pas été protégé d'un plastron rembourré.

Son maître d'armes écarta le bouclier de son visage buriné.

— Vous ne vous entraînez pas assez, milady.

Diana retira son masque et le remit à sa femme de chambre qui attendait à proximité.

— Comment le pourrais-je, Carr, puisque vous ne venez pas vous entraîner avec moi à Arradale ?

Clara suspendit le masque et se dépêcha de dénouer le laçage du plastron.

William Carr retira son équipement de protection.

— Vous savez que je vous adore, milady, mais je ne vous laisserai pas me manger tout cru.

Diana jeta un coup d'œil au bel Irlandais, avec ses cheveux noirs bouclés et ses yeux bleus pétillants. Elle avait songé une ou deux fois à le laisser la charmer, mais elle savait d'instinct qu'il était trop dangereux pour jouer avec lui. À l'instar de la plupart des hommes, il aimerait la posséder, avec son pouvoir et sa richesse, pour faire d'elle une simple épouse.

— Au moins, vous ne trouverez rien à redire à mon tir au pistolet, affirma-t-elle en se dirigeant vers un miroir, où elle réarrangea ses cheveux châtain.

— Hélas, cela ne fera pas joliment monter le rouge à vos joues.

— Vraiment ? Cela fera battre mon cœur plus vite.

— Ceci est l'effet du pouvoir, milady, rétorqua Carr avec un sourire paresseux. Vous aimez le pouvoir et, oui, cela fait de vous une belle femme. Mais dangereuse. Très dangereuse.

Elle lui lança un regard réprobateur, même s'il avait toujours le bon mot. « Dangereuse ». Elle aimait l'idée d'être dangereuse.

Le miroir révéla à Diana qu'il n'avait pas menti sur son apparence : l'effort avait rendu ses joues rouges et ses yeux brillants. Dommage que tout cela ne serve à rien. Certes, elle était le genre de femme à plaire aux hommes, même sans rang, sans richesse ni pouvoir. C'était son malheur que son rang, sa richesse et son pouvoir l'empêchent d'encourager les hommes.

Elle se retourna.

— Allons, laissez-moi vous montrer à quel point je suis devenue dangereuse. Comme je n'ai pas besoin d'un partenaire pour le tir au pistolet, je peux m'entraîner. Tous les jours.

— Je vous crois, déclara Carr, lui ouvrant la porte qui donnait sur une cour ensoleillée. Vous aimez gagner.

— Oui.

— Et vous êtes toujours furieuse contre vous d'avoir raté ce tir l'année dernière, même si vous visiez un homme que vous ne souhaitiez pas mort.

— Bien sûr, je suis contente de ne pas avoir tué lord Brand, Carr, mais je n'aurais pas dû tirer de façon incontrôlée. C'était une faiblesse.

Elle se tourna pour faire face à Carr.

— Vous devez m'apprendre comment éviter cela. Comment tirer calmement en cas d'urgence.

Ils étaient arrivés à la porte de sa salle d'armes, et Carr s'arrêta.

— Bien sûr, mais comment une grande dame comme vous pourrait-elle se retrouver confrontée à pareille urgence ?

— C'est arrivé une fois. Je dois être prête si cela se reproduit. Si mes doutes s'étaient révélés exacts, j'aurais pu perdre la vie, et Rosa aussi ! Pourquoi sinon m'entraîner si dur ?

— Par pur défi, lady Arradale.

Cette remarque mordante la fit éclater de rire.

— C'est vrai. Vous me connaissez trop bien, Carr. Mais aussi parce que je serai prête à me défendre et à défendre les miens si jamais l'occasion se présentait. Apprenez-moi. Apprenez-moi comme si j'étais un homme.

— Qui vous menace, milady ? demanda Carr en déverrouillant la porte. Je serais honoré de le tuer pour vous.

— Personne, répondit-elle comme elle entra dans la longue pièce, où des odeurs persistantes de poudre et de fumée chatouillèrent ses sens.

Il était vrai qu'elle aimait la puissance d'un pistolet.

C'était également vrai qu'elle n'était pas menacée — pas physiquement du moins. Sa vie était calme et sans heurts, à l'exception de sa rencontre avec un certain marquis.

Elle sortit de leur étui ses armes fabriquées sur mesure pour les préparer – ce qu'elle faisait toujours elle-même. En versant de la poudre dans un canon, elle admit que le marquis était la raison de sa venue ici. Elle n'avait pas rendu visite à Carr depuis des mois, mais la nouvelle que le Sombre Marquis viendrait bientôt dans le Nord l'avait poussée à perfectionner ses compétences.

Tandis qu'elle enveloppait la balle dans du tissu et l'enfonçait dans le canon, elle se souvint de leur dernière rencontre. C'en était venu aux armes. Elle l'avait vaincu, et il n'était pas homme à oublier une défaite.

Elle mit le pistolet de côté et s'occupa d'un second. Cette rencontre violente n'était pas la seule raison pour laquelle ses nerfs la picotaient.

Oh non – elle enfonça une balle de plus –, il planait aussi le souvenir de cet homme, de l'effet qu'il avait eu sur elle. L'an passé, quand il était venu dans le Nord et lui avait rendu visite, ils s'étaient constamment défiés, oralement surtout. La joute verbale, cependant, avait tourné en un concours de charme.

Elle ouvrit le bassinet du pistolet pour y insérer la poudre, mais s'arrêta, perdue dans ses pensées.

Lors d'une soirée inoubliable, le marquis l'avait séduite. Ça n'avait rien eu de sérieux, ce jeu avait fait partie de leur affrontement et il l'avait mise à l'épreuve. Mais, depuis lors, ce moment avait entamé le bon sens et la raison de Diana.

Comme elle avait refusé, il lui avait dit :

— Si jamais vous changez d'avis, lady Arradale...

Ces mots rôdaient le jour et la hantaient la nuit et, par de nombreuses occasions insensées, elle regrettait de ne pas avoir accepté cette offre cynique.

Elle secoua la tête et versa soigneusement la poudre dans le bassinet. Le marquis n'était pas une

menace physique, non, mais malgré tout, au cours de l'année écoulée, elle s'était entraînée à tirer au pistolet plus assidûment que jamais.

Elle s'exerçait tous les jours et avait pris le temps dans son agenda chargé de venir spécialement ici afin de voir Carr. Car le marquis revenait dans le Nord, pour troubler sa terre et sa tranquillité d'esprit.

Elle referma le bassinet, puis chargea le premier pistolet. Elle l'arma, prête à tirer.

— Si quelqu'un me menace, Carr, je peux m'en occuper moi-même.

Elle prit position face aux cibles (des silhouettes épinglées d'un cœur rouge). Elle savait qu'une balle, même en plein cœur, ne pouvait pas la protéger de la menace qui pesait sur elle.

3

Midi approchait et les gens affluaient sous le porche de Pall Mall, vers le dédale de vieux bâtiments connus sous le nom de palais de Saint-James. Des ministres de la Couronne étaient présents, ainsi que des officiers militaires, des courtisans désabusés et des gentilshommes de la campagne qui souhaitaient l'audience de leur vie avec le roi. Tous arboraient une tenue de cour : des vêtements élégants, une petite épée et des cheveux poudrés ; sinon, l'entrée ne leur aurait pas été permise.

Ceux qui avaient l'habitude de venir deux ou trois fois par semaine se promenaient dans la cour en bavardant, ou avec l'esprit porté clairement sur d'autres sujets. En revanche, les gentlemen sortis de la campagne regardaient tout autour d'eux, les yeux écarquillés, brillant d'impatience. L'impatience de voir le roi de si près. D'être reconnu. D'échanger un mot ou deux avec lui !

Les porteurs du marquis le firent passer par le porche pour arriver dans la Grande Cour. Il descendit de sa chaise et ajusta la dentelle moutonneuse à ses poignets. Il reçut diverses salutations et jaugea l'atmosphère. De la curiosité, et un certain empressement de le voir emprisonné dans la Tour de Londres.

C'était une possibilité. Le jeune roi était imprévisible et animé par un fort sentiment d'assumer son rôle de chef moral du royaume.

Rothgar repéra son secrétaire et se dirigea vers lui et deux des provinciaux aux yeux écarquillés. Avant que Carruthers puisse les présenter, l'homme plus âgé, grand et vigoureux, bien que manifestement mal à l'aise dans ses vêtements d'apparat, s'avança pour faire une révérence.

— Monseigneur le marquis ! Nous vous sommes infiniment reconnaissants.

Rothgar s'inclina à son tour.

— C'est inutile, sir George. Je suis ravi de vous voir à Londres. Il doit s'agir de votre fils...

Il coula un regard vers son secrétaire qui articula en silence « George ». Rothgar réprima un sourire et ajouta :

— George.

Le beau garçon hébété s'inclina aussi, la main sagement posée sur sa petite épée. Ces épées étaient réputées pour être difficiles à manier et en avaient fait trébucher plus d'un ; elles avaient même parfois heurté des dames en des endroits malencontreux. Le jeune George semblait en bonne voie de devenir un homme aussi robuste que son père.

Le marquis leur fit signe d'entrer dans le bâtiment.

— J'espère que mes gens ont fait en sorte que votre séjour à Londres soit à la hauteur de vos attentes, sir George.

— Oh oui, milord ! lui assura l'homme, qui lui raconta tous leurs émerveillements pendant qu'ils avançaient vers la salle de réception.

Ce faisant, il commença à chanceler sous l'effet de la nervosité et de l'excitation.

— Ma parole, milord, je ne sais pas quoi dire.

— Laissez Sa Majesté prendre les commandes, sir George, mais parlez-lui. Sa plus grande plainte est que les gens le fixent d'un air ahuri et disent « oui, Sire », « non, Sire ».

— D'accord, milord ! approuva sir George, qui sembla déglutir difficilement. Eh bien, ma foi, je ferai de mon mieux alors. Mais toi, Georgie, s'adressa-t-il à son fils, qui marchait derrière lui et admirait la panoplie d'armes sur les murs lambrissés, tu ferais mieux de t'en tenir aux « oui, Sire », « non, Sire ». Tu m'as entendu ?

— Oui, père !

Rothgar dissimula un sourire. Les levers du roi étaient une obligation ennuyeuse, aussi aimait-il y présenter ses voisins de province. À travers leurs yeux, ils prenaient de la fraîcheur et de la saveur, et lui rappelaient qu'il était essentiel pour le gouvernement anglais que les hommes bons aient accès au monarque. Rothgar regrettait de ne pas avoir reporté le duel d'une journée. Il veillerait à ce que les Ufton ne soient affectés par aucun désagrément ; si jamais le roi décidait que ce duel et ce décès étaient problématiques, leur plaisir serait gâché.

Ils entrèrent dans la salle de réception, magnifique avec ses tentures et ses peintures, mais dépourvue de meubles. Ils prirent place dans le cercle formé contre le mur. Rothgar choisit un endroit près d'autres provinciaux et, rapidement, les Ufton échangèrent aisément avec leurs semblables. Pendant ce temps, un certain nombre d'hommes vinrent trouver le marquis. Aucun ne désapprouvait le duel, mais plusieurs étaient manifestement sceptiques quant aux conséquences. Rothgar remarqua également que certains paraissaient soudain l'ignorer.

Lorsque le roi entra enfin, il était impossible de deviner son humeur. Âgé de seulement vingt-cinq

ans, George III était grand et beau, avec un teint frais et de grands yeux bleus. Comme il prenait ses responsabilités au sérieux, il se déplaça lentement dans la pièce et s'arrêta pour s'adresser à chaque homme. Quand bien même son esprit était concentré sur Rothgar, il ne laisserait pas son attention divaguer. Au fur et à mesure qu'il avançait dans la pièce, cependant, l'attention de tous changea.

Le roi s'adressa brièvement au comte de Marlbury à côté de Rothgar, puis son regard continua d'avancer, sérieux et attentif. Rothgar sentit l'assemblée retenir son souffle, à se demander si elle allait assister à un événement digne d'être gardé en mémoire pour sa descendance.

Le roi inclina la tête.

— Monseigneur le marquis, nous sommes ravis de vous voir ici et en bonne santé. Très ravis.

Alors qu'un émoi agitait l'air, Rothgar fit une révérence.

— Votre Majesté est bienveillante comme toujours. Puis-je vous présenter sir George Ufton, d'Ufton Green, dans le Berkshire, et son fils George ?

À partir de cet instant, tout se déroula bien. Sir George décrivit brièvement et raisonnablement la vie dans sa région. Le roi demanda ensuite au jeune George s'il appréciait sa visite à Londres et reçut en guise de réponse un « oui, Sire » nerveux.

Puis le roi passa à autre chose.

Sir George poussa un grand soupir. Rothgar se retint de toute manifestation similaire de soulagement. Il ne laissa transparaître aucun signe de victoire quand il rendit aux ministres de la Couronne qui passaient leur salutation, même si certains d'entre eux persistaient à le considérer comme un rival.

Bien qu'il soit parfaitement permis de partir après le passage du roi, Rothgar accorda aux Ufton un

moment pour se remettre de leur expérience, avant de les reconduire au grand air. Carruthers attendait pour les confier à un valet en livrée qui les emmènerait vers de nouvelles réjouissances. Il s'écarta pour signaler à Rothgar que le roi requérait une audience privée.

— Ah, je ne suis donc pas totalement tiré d'affaire, murmura Rothgar, ce qui lui valut un regard ironique de son discret secrétaire.

Il se dirigea vers les appartements du roi, qui ne servaient désormais que pour les audiences, conscient qu'il ne serait pas réprimandé, mais choyé, puis invité à conseiller le souverain sur les nombreuses questions complexes en cours.

Parfois, il était las de ce rôle. Parfois, il souhaitait même être comme sir George, responsable seulement d'un petit domaine et de sa famille. Cependant, il était né pour assumer ses devoirs et Dieu lui avait octroyé des talents utiles pour son pays. Il ne pouvait pas, par honneur, se défausser.

À son retour à Malloren House, Rothgar se débarrassa avec soulagement de sa tenue de cour rigide et s'attela à un certain nombre de questions soulevées lors de son entrevue avec le roi.

Bien que le traité de paix avec la France ait été signé, certains à Paris aspiraient encore à reprendre la guerre, à effacer la défaite. Il était nécessaire de connaître leurs intentions et de guetter leurs espions en Angleterre. Rothgar découvrait souvent des choses que des enquêteurs plus officiels ne savaient pas, d'autant plus qu'il entretenait son propre réseau d'espionnage.

Ensuite, il s'occupa d'une pile de documents qui exigeaient son sceau et sa signature, puis il se tourna vers des dossiers plus futiles : des lettres et des listes

de personnes qui espéraient ses faveurs ou sa protection. Il les parcourut, sans être d'humeur pour ce genre d'affaires. Il s'arrêta devant un paquet envoyé par un éditeur.

Celui-ci contenait plusieurs poèmes. Rothgar les feuilleta et en mit de côté quelques-uns qu'il jugea intéressants. Puis il tomba sur des feuillets intitulés *Diane, une cantate*. Ils étaient attribués à M. Jean-Baptiste Rousseau et traduits en anglais. Une pièce légère, mais intrigante car elle lui fit aussitôt penser à une autre Diana.

*À peine le soleil, au fond des antres sombres,
Quand la chaste Diane, à travers les forêts...*

Lady Arradale. Le dos droit, les yeux clairs et un corps taillé pour l'amour. Elle était, cependant, presque assurément chaste, et quelque peu agacée par cette situation.

Un exemplaire de ce chant pourrait constituer un cadeau amusant.

Rothgar comprenait le choix de lady Arradale de ne pas se marier, mais cette décision avait un coût, surtout pour une femme. Il ne lui serait pas facile d'assouvir son appétit sexuel et, pour beaucoup, une femme célibataire était une offense aux cieux, un statut qui la condamnait à l'enfer.

Aujourd'hui, curieusement, le roi avait posé des questions sur cette femme, et il était clairement l'un de ceux qui se sentaient offensés. George était plus largement offensé encore par l'idée qu'une jeune femme célibataire formule l'étrange demande de siéger à la Chambre des lords.

Rothgar lui avait apporté des réponses insipides dans l'espoir que le monarque conventionnel oublie complètement l'existence de lady Arradale. Bien que

les rois d'Angleterre soient contraints par de nombreuses règles, ils faisaient encore autorité.

Rothgar lut rapidement la cantate. Elle décrivait une attaque de la déesse Diane contre Cupidon, et donc contre l'amour. La comtesse, pensa-t-il, apprécierait cette histoire. Pourrait-elle aussi servir d'avertissement ? À la fin, une flèche rate sa cible et Diane succombe à l'amour.

Peut-être, songea-t-il, en mettant ces feuillets avec les poèmes qui avaient retenu son attention, devrait-il en garder un exemplaire à portée de main.

Il était conscient (il l'était toujours pour de telles affaires) que lady Arradale pouvait être une flèche menaçante. Elle était jolie et vive, mais c'était là le moindre de ses charmes. En raison de son rang inhabituel, elle était devenue une femme exceptionnelle, intelligente, audacieuse et courageuse.

Elle était aussi obstinée, impulsive et peut-être même gâtée. Normalement, de telles qualités refroidiraient tout l'intérêt de Rothgar, mais dans le cas de cette femme, elles avaient stimulé son instinct de protection. En tant que cousine de la fiancée de Brand, elle intégrait pratiquement ses limites sacrées : sa famille.

Un homme avisé évitait le danger. Rothgar fit glisser sa cheville le long de son doigt et envisagea de ne pas se rendre au mariage de Brand dans le Yorkshire. Il serait ainsi hors de portée des flèches.

Cependant, le reste de la famille avait prévu d'y assister, et il voulait être présent pour être témoin de l'issue heureuse de l'aventure de Brand.

Il vérifia qu'il n'avait pas négligé certains documents et se leva de son bureau. Cela s'avérerait sûrement sans danger. Les complications dues à la fin de la guerre avec la France justifieraient son retour précipité à Londres. Il s'arrangerait également pour

que Carruthers lui fasse envoyer rapidement des documents afin d'éclaircir la situation.

Une manœuvre défensive, mais prudente. Les chances de survie étaient plus grandes lorsqu'on esquivait le danger. Il arriverait la veille du mariage et resterait un jour après la noce. Trois jours. Il pourrait facilement éviter de trop interagir avec la comtesse pendant trois jours bien remplis.

Il partit se préparer pour ses engagements de la soirée et pensa aux nombreux drames historiques, voire aux tragédies, qui prouvaient que son raisonnement était ridicule.

Trois jours suffisaient amplement pour qu'une catastrophe se noue.

« Trois jours », se dit Diana alors qu'elle attendait le coup de corne du portier qui signalerait l'arrivée des carrosses des Malloren. Il ne serait là que trois jours. Elle était capable de passer ces trois jours sans courir à la catastrophe.

Néanmoins, en dépit de sa volonté, lorsque le signal retentit au loin, tous ses nerfs tressaillirent. Autrefois, cette corne avait appartenu au guet du château et annonçait les ennemis. Peut-être un souvenir de tels événements malheureux coulait dans son sang, faisant s'emballer son cœur, s'assécher sa bouche.

Diana s'efforça de retrouver la raison. Ce n'était pas une invasion. C'était une réception et un mariage. Elle serait la lady parfaite, le marquis le parfait gentleman et, dans trois jours, ils se quitteraient.

Avec un peu de chance, cette fois pour toujours.

— Diana ?

Elle se tourna et se retrouva face à sa mère. La comtesse douairière compliquait tout en pressentant non pas un mariage, mais deux. Elle avait décrété

que la nervosité de Diana était due à un faible pour le marquis.

— J'imagine que ce sont les Malloren, déclara platement sa mère. Vous ne descendez pas les accueillir ?

— Si, bien sûr, mère.

Les lèvres de sa mère se retroussèrent en un sourire presque espiègle.

— Vous avez mis cette maison sens dessus dessous pour qu'elle soit prête et vous faites les cent pas dans cette pièce depuis une heure. Et pourtant, maintenant, vous tergiversez. Quel est votre problème ?

Pas des palpitations dignes d'une jeune fille, mère.

— Aucun, répondit Diana, qui se força à sourire et s'éloigna rapidement de ce regard entendu.

La mère de Diana n'avait jamais compris les motivations de sa fille à rester célibataire. Elle considérait les responsabilités du comté comme un fardeau terrible, et non comme un défi passionnant. Elle était obstinément convaincue que sa fille cherchait l'homme parfait et espérait l'avoir trouvé en la personne du marquis.

Le *dernier* homme au monde capable de lui convenir !

En descendant le large escalier vers le hall d'entrée lambrissé, Diana espérait que les prochains jours ne pousseraient pas sa mère à des tentatives embarrassantes. Sa seule consolation était que le marquis était aussi déterminé qu'elle à éviter le mariage.

Les carrosses devaient encore remonter l'allée, aussi Diana s'arrêta pour se regarder dans le large miroir doré. Elle avait choisi son apparence avec grand soin.

La dernière fois que le marquis et elle s'étaient vus, il avait tenté d'enlever sa cousine Rosa. Avec son pistolet et une petite armée d'hommes du domaine, elle l'en avait empêché. Elle ne regrettait rien. Ce fut

peut-être le moment le plus glorieux de sa vie. Pourtant, aujourd'hui, elle s'était habillée pour lui rappeler qu'elle était avant tout une dame.

Sa robe était d'un jaune pâle parsemée de fleurs crème, et elle avait choisi de simples perles à ses oreilles ainsi qu'un ruban crème autour de son cou. Ses cheveux dépassaient d'une coiffe de mousseline et de rubans assez frivoles pour être ridicules, et elle portait même l'un de ces tabliers à la mode, purement ornementaux, de gaze de soie et de dentelle. Son teint éclatant était légèrement atténué par la poudre.

Elle leva les mains, les paumes tournées vers son visage, de sorte que ses huit bagues scintillèrent dans le miroir. Peu importe à quel point elle voulait paraître douce et gentille, elle ne supportait pas d'être sans ces bagues, même si elles l'avaient jadis trahie auprès du marquis. En fait, elle portait exactement les mêmes que la dernière fois où elle l'avait accueilli à Arradale.

Il avait la réputation d'un extraordinaire sens de l'observation et d'omniscience, et devrait donc se souvenir de chacune de ces bagues. Il reconnaîtrait la provocation. Elle était une dame, mais elle était aussi la comtesse d'Arradale.

Et il était sur ses terres.

Jugeant le moment venu, Diana se dirigea vers les imposantes portes. Ses valets les ouvrirent, laissant ainsi entrer le soleil, et elle vit quatre grandes voitures de voyage s'arrêter devant le double perron. Trois autres, qui contenaient sans doute les bagages et les domestiques, avaient tourné en direction de l'arrière de la maison.

Sept ! Plus des cavaliers. Elle voyageait elle-même en grande pompe, mais c'était là excessif, même pour toute une famille. Ils amenaient leur progéniture, ce qui avait nécessité de rouvrir les chambres d'enfants

longtemps inutilisées. Seuls les Malloren feraient quelque chose d'aussi somptueusement absurde.

« Trois petits jours », se dit Diana quand elle franchit lentement les portes ouvertes, en dissimulant son rythme cardiaque effréné. Affichant un sourire courtois, elle souleva un peu ses larges jupes et emprunta les marches pour aller accueillir ses invités, qui sortaient des voitures. Intérieurement, elle répéta des paroles de bienvenue détachées et polies, puis elle aperçut une femme qu'on aidait à descendre de la deuxième voiture et oublia les convenances.

— Rosa ! s'écria Diana, qui courut à la rencontre de sa cousine et amie la plus chère pour la serrer fort dans ses bras.

Elles ne s'étaient pas vues depuis neuf mois.

Il fallut quelques instants avant que Diana se rende compte qu'elle avait complètement abandonné ses devoirs d'hôtesse. Les joues rouges, elle détourna son attention de son amie, heureuse et en bonne santé, afin de s'excuser. Elle essuya quelques larmes de ses yeux et se retrouva face à un lord Brand Malloren amusé.

Avec ses cheveux cuivrés noués simplement en arrière et son visage bronzé façonné par les sourires, il était parfait pour Rosa. Il avait même pardonné à Diana d'avoir tenté de lui tirer dessus.

En s'adressant à lord Brand, Diana parvint à peine à penser ou à s'exprimer de manière cohérente. *Il* était tout proche. Elle ne le voyait pas, mais elle le savait. Ridicule, mais elle le sentait derrière elle comme un picotement soudain et brûlant le long de sa colonne vertébrale.

Elle parvint à mettre sagement un terme à la conversation et se retourna en espérant s'être trompée, qu'il était ailleurs et que cette sensation n'avait été que son imagination, ou le soleil.

Le marquis était là, à quelques pas seulement, attendant patiemment. Avait-il toujours eu ce genre d'effet sur elle, ou était-ce un nouveau tourment ?

— Lord Rothgar ! déclara Diana, qui pria pour que son cœur tambourinant ne s'entende pas et s'en remit désespérément au scénario qu'elle avait imaginé. Quelle chance nous avons de vous accueillir une fois de plus à Arradale !

Il lui baisa la main. Ce fut l'effleurement le plus léger et le plus convenable au-dessus de sa main et, pourtant, sentir ses doigts sur les siens fut une sensation troublante de plus.

Perdition ! C'était ce qui arrivait à force de penser autant à un homme pendant un an !

— C'est nous qui sommes chanceux, lady Arradale. D'autant plus que vous avez accepté de recevoir une ribambelle de Malloren.

Aucun signe du moindre trouble de son côté. Diana dégagea sa main.

— Pour le mariage de Rosa ? rétorqua-t-elle d'un ton léger. Pour cette occasion, j'accueillerais une ribambelle de monstres, milord.

— Alors vous devrez réussir à nous survivre. Permettez-moi de faire les présentations.

En pressant légèrement le coude de Diana, le marquis la conduisit vers une famille qui sortait d'un carrosse. Même ce contact formel sembla provoquer des étincelles. Cherchant de l'aide, Diana jeta un regard vers Rosa, mais sa cousine souriait à lord Brand, indifférente au monde.

— Oui, murmura le marquis comme si elle avait parlé. Ils sont tout le temps comme ça. Quelle chance nous avons d'avoir renoncé à une telle folie débiliteuse.

S'il avait voulu l'aider à calmer son esprit, il n'aurait pas pu trouver de meilleurs mots. Elle rassembla chaque miette de sa dignité en s'approchant de la famille.

Celle-ci se composait d'un homme, d'une femme et de quatre enfants, allant d'un nourrisson à un garçonnet d'environ huit ans.

— Lord et lady Steen, les introduisit Rothgar, celle-ci étant ma sœur Hilda. Je confonds toujours leurs enfants, alors je vais les laisser faire les présentations.

Le plus jeune enfant, aux cheveux bruns raides comme des baguettes, s'approcha en trotinant, un grand sourire sur le visage et les bras ouverts, en disant quelque chose comme « onquebé ! onquebé ! ».

Le marquis surprit Diana en le prenant dans ses bras, avec toutefois un soupir audible.

— Lady Arradale, je vous présente Arthur Groves, un garçon qui ne fait pas de distinction, comme vous pouvez le constater. Il demanderait à un tigre d'être son ami.

En effet, le garçon, un bras assurément posé autour du cou de son oncle, ne semblait pas méfiant.

Diana se sentit confuse. Elle s'était préparée à rencontrer le Sombre Marquis, mais pas cet homme ! Le Sombre Marquis ne portait pas de jeunes enfants dans ses bras !

— Mon frère ne sait plus quoi faire.

Diana se tourna d'un air hébété vers lady Steen. Elle faisait partie de ce que Diana commençait à surnommer les « Malloren roux », bien que ses cheveux soient d'un brun doux rehaussé de tons plus chauds. Son sourire avenant ressemblait beaucoup à celui de lord Brand.

— C'est difficile d'être l'éminence noire de l'Angleterre, poursuivit la femme, avec un enfant crasseux qui vous suit partout.

Un coup d'œil apprit à Diana que loin de ne plus savoir quoi faire, l'éminence noire paraissait tout à fait à son aise et était en pleine conversation avec l'enfant à propos de chevaux. Du côté du petit Arthur, cela impliquait beaucoup de babillages et de pointages du doigt, mais n'importe qui aurait pu croire qu'il s'agissait de sages paroles à en juger l'attention et les réponses rationnelles du marquis.

Elle ne devait pas s'en rendre compte, décida-t-elle, plusieurs secondes trop tard. Elle ne devait pas regarder, écouter, ni prêter la moindre attention à ce genre de chose. Il était le Sombre Marquis, et elle l'ignorerait autant que possible au cours des trois prochains jours.

Lady Steen poussa en avant deux fillettes qui semblaient essayer de se cacher derrière ses jupes.

— Puis-je vous présenter mes filles, lady Arradale ? Sarah et Eleanor.

Les deux filles firent timidement de belles révérences.

— Et celui-ci, ajouta-t-elle en tendant la main à un garçon sage comme une image, debout à côté de son père, c'est Charles, lord Harber.

Une révérence correcte et un regard posé et intelligent.